



—Oui, oui, les vieux bienfaits s'oublient !—Page 20, col. 1.

UN PROVERBE DE COMPÈRE L'OURS

Compère l'ours fut un jour pris au piège. Comment put-il se tirer d'affaire, les conteurs ne sont pas d'accord sur ce point ; cependant une chose est certaine, c'est qu'il se dégagea tant bien que mal de ses liens et se mit à fuir vers sa sombre caverne.

Des chasseurs l'aperçurent.

Et les chiens s'élançèrent à ses trousses, et le cor retentit dans les bois.

Tremblant de crainte et de colère (la colère aveugle), compère l'ours perdit tout à fait l'esprit, et, au lieu de continuer à gravir au plus vite les rocs escarpés de sa montagne, le voilà qui descend vers la plaine.

Comme il franchissait une route, il vit un villageois qui conduisait une charrette.

Dans sa détresse, le malheureux implora le paysan.

—Fais-moi cette grâce, brave homme, de consentir à me cacher dans ta voiture. Des chasseurs me poursuivent, et c'en est fait de moi, si tu ne me prends en pitié.

Le paysan, qui avait bon cœur, agit ainsi que compère ours avait dit. Il le fit monter à ses côtés et le cacha soigneusement dans un grand sac de toile, qu'il lia bien fort d'une fine cordelette de chanvre.

Et voilà les chasseurs qui arrivent, les chiens qui aboient avec furie, les cors qui retentissent !

—Dis-nous donc, paysan, n'as-tu pas vu un ours traverser ce chemin ?

—Un ours, messeigneurs ? un ours ? Non, je n'ai point vu d'ours.

Après une grande heure, compère l'ours osa enfin remuer. Tremblant, il demanda tout bas :

—Sont-ils partis ?

—Ils sont partis.

—Sont-ils bien loin ?

—Ils sont bien loin.

—Je respire ! Délie donc ce sac, s'il te plaît.

L'homme s'empressa d'obéir.

—Vois-tu, mon ami, dit aussitôt l'ours en ouvrant une gueule effroyable, ces gens-là m'ont empêché de dîner...

—Hé ! compère, n'est-ce que cela ? J'ai là dans un coin deux gros pains qui t'attendent.

—Merci, paysan, merci ; mais le pain n'est point mon affaire. Tu ne sais pas ? Je vais te manger !

—Ah ! méchant ours ! De quel embarras je t'ai tiré, et tu veux me manger !

—Bonhomme, tu me sembles innocent. Ne sais-tu pas que les vieux bienfaits s'oublient ?

Le villageois se mit à craindre sérieusement pour sa vie, et réfléchit au meilleur moyen de se tirer d'affaire ; mais il ne put rien trouver, et il dit en soupirant :

—Compère ours, compère ours, ton proverbe est faux comme un jeton : les vieux bienfaits ne peuvent s'oublier.

—Ils s'oublient, te dis-je ; aussi je vais te croquer !

—Eh bien ! s'écria le paysan consterné, faisons une chose. Allons plus loin et si le premier que nous rencontrerons dit comme toi, alors tu me mangeras.

—Allons plus loin ! répondit compère l'ours.

Bientôt ils rencontrèrent un vieux cheval.

—Sois donc assez bon, frère cheval, pour juger entre nous. J'ai tiré compère ours du plus grand des dangers, et maintenant, pour toute récompense, il veut me dévorer. Cela est-il juste ? Doit-il oublier les services rendus ?

—Que peux-tu répondre, ami ours ?

—Frère cheval, voici mes raisons, De tout temps, j'ai été en lutte avec l'homme qui toujours m'a fait une guerre sans trêve ni merci. Je ne suis jamais tranquille avec lui, le repos m'est inconnu ; sans cesse il vient me relancer jusque dans mon antre. Au-

jourd'hui encore j'ai été poursuivi par des chasseurs et j'aurais péri si cet homme, moins cruel que les autres, n'était venu à mon secours. Mais, frère cheval, dis-moi, cela est-il une raison suffisante pour ne point le manger ? Et dois-je seul me souvenir d'un bienfait reçu, quand tous les autres l'oublient ?

Le cheval qui voulait rendre un jugement équitable, se mit à réfléchir, réfléchit, puis il dit :

—J'ai vécu trente ans chez mon maître, et trente ans j'ai labouré ses terres ; j'ai traîné les plus lourds fardeaux ; j'ai travaillé de toutes mes forces. Quand je suis devenu trop vieux, pour ne point me nourrir, il m'a conduit chez l'équarrisseur qui, me voyant sur le point de rendre l'âme, ne prit pas même le soin de m'attacher, et me laissa en liberté pour quelques heures. J'ai profité du moment où ces deux hommes buvaient à la taverne, pour ramasser le peu de forces qui me restaient et m'enfuir. Voilà deux jours que j'erre à l'aventure, mourant de faim, car c'est l'hiver ; mourant de soif, car tout est gelé ; exposé à toutes les intempéries de l'air... Hélas ! oui, tu as raison : les vieux bienfaits s'oublient !...

—Tu vois, tu vois ? dit compère l'ours, c'est moi qui ai raison.

Le paysan fondit en larmes.

—J'ai une femme et des enfants, dit-il, ne trouveras-tu pas un peu de pitié au fond de ton cœur ? Attends encore quelques instants, et, si de nouveau l'on me donne tort, eh bien ! alors, tu me mangeras.

—Soit ! répondit l'ours, je t'accorde ta demande.

Un chien passa, un vieux chien n'ayant que les os et la peau, et se tenant à peine sur ses jambes.

Le villageois l'arrêta, et lui fit la même question.

Le chien pensa, pensa, puis il dit :

—Je servais un berger. Quinze ans j'ai gardé sa maison et son troupeau ; cent fois j'ai manqué de me faire éventrer par les loups qui venaient rôder autour des moutons... et maintenant que la vieillesse m'accable et que la force me manque pour aboyer comme jadis, il m'a chassé honteusement. Oui, oui, les vieux bienfaits s'oublient !...

—Eh bien ! es-tu convaincu ? dit l'ours.

—Non, non, dit le pauvre homme en gémissant ; non, non, tout cela n'est pas possible !

Et il s'attrista plus encore, et il supplia tellement compère l'ours, que celui-ci consentit à attendre une troisième rencontre, la dernière !

Sur la lisière d'un bois, ils trouvèrent un lion qui les regardait venir d'un air digne.

—Ah ! grand roi des animaux, s'écria le paysan, juge entre nous !

Et l'infortuné lui raconta son histoire.

Le lion avait faim. Il voulut croquer l'homme sans se battre pour cela avec l'ours.

Il réfléchit, réfléchit, puis il dit :

—Comment donc ce gros ours a-t-il pu monter dans cette charrette ? La chose me paraît impossible.

—Mais si, mais si ; je suis bien monté, répondit l'ours.

—Je crois que tu me trompes. Saute à terre et grimpe un peu que je voie comme tu grimpes bien.

L'ours sauta, puis grimpa lestement dans la voiture.

—C'est étrange ! je ne te croyais pas si adroit. Mais cet homme a sans doute menti ; jamais tu n'es entré dans ce sac !

—C'est la vérité, père lion, c'est la vérité ! D'ailleurs, la chose n'est pas aussi difficile que tu crois.

—C'est vrai, villageois ?

—C'est vrai, père lion.

—C'est extraordinaire ! Montre-moi donc, petit, comment tu as pu t'y fourrer ?

Le paysan ouvrit le sac tout

grand et compère

l'ours d'y mettre



Il atteignit le lion à la tête et le tua.—Page 21, col. 1.